

Prologue : Le « deuh »

Mes forces m'abandonnent. Deux ou peut-être trois kwés, c'est le temps qu'il me reste à vivre pour rapporter mon histoire. Je n'ai aucune idée si le récit que je m'apprête à transmettre aboutira avant mon dernier souffle. Et bien sûr, je doute que quelqu'un le lira un jour.

Peu importe ! Cette vie, cette merveilleuse aventure, mérite que je la retranscrive. Ne serait-ce que pour moi. Car en plus de mon énergie, ma mémoire qui fut longtemps ma plus grande force, s'étiole à son tour.

Dans ma langue maternelle, que j'ai pour ainsi dire oubliée pour ne plus l'avoir pratiquée ni entendue depuis près de quarante années, « kwé » se traduit tout simplement par « mois », ce qui sur cette planète désigne aussi un cycle de la lune.

Et c'est avec ce langage qu'il me reste de mes trente premières années que j'entreprends d'écrire ce récit. Je ne saurais dire pourquoi, mais depuis plusieurs kwés, quelque chose m'incitait à raconter mon histoire, même si je savais que cela resterait vain, et je ne voyais aucun autre moyen pour le faire que l'écriture.

En fait, ici, dans ce nouveau monde, personne ne sait ce qu'est l'écriture. Ici, on chante les récits d'une journée dans la forêt, on peint, on danse la chasse, on mime les émotions, tout se passe, se raconte et se retient sans écriture.

D'ailleurs, personne ne s'étonne plus de mon petit rituel qui consiste à faire danser mes petits doigts maigrelets sur ce qu'ils nomment un « tac », ce qui signifie une « pierre » ; bien qu'il s'agisse en réalité de mon « pad », autrefois l'outil indispensable qui me permettait de saisir mes notes, de classer des fichiers.

Bref, ce calepin numérique me permettait dans une époque lointaine de pratiquer mon métier d'archiviste. Aujourd'hui, par la force des choses, ou devrais-je dire d'une force mystérieuse, instinctive ou incontrôlée, je me sers de mon tac comme d'une extension de ma mémoire de plus en plus défaillante.

Par sa forme plate et ses angles parfaits, ce petit parallélépipède noir avait intrigué mon entourage au début de cette nouvelle vie. Cependant, jamais il ne leur est venu à l'idée de le convoiter quand bien même celui-ci s'illumine comme par magie sous mes doigts. Ils pensent que cette pierre a la particularité de rejeter la lueur du soleil absorbée durant la journée. En un sens, ils n'ont pas tort, car effectivement, cet appareil fonctionne avec l'énergie solaire.

Comme je le porte toujours dans un étui suspendu à mon cou et que je ne m'en sépare pour ainsi dire jamais, mes compagnons le comparent à un talisman. Tous respectent ce curieux objet autant que ma personne, car selon eux, cette étrange amulette renferme mes secrets tout comme la nature de mon être. Là encore, ils ont sûrement raison, ce pad est d'une certaine façon mon journal intime.

Je m'appelle Godelaine et je viens d'avoir soixante-dix iéeros. Un âge plus que respectable ici, car il est rare que des personnes aussi fragiles que je le suis désormais atteignent la soixantaine.

Malgré tout l'amour et les soins prodigués aux aînés, il arrive un moment où, pour ne pas devenir une charge trop imposante, les personnes trop âgées choisissent de se mettre en retrait de la communauté et s'installent aussi confortablement que possible dans un

endroit de leur choix pour attendre leur dernière heure. Je sais bien que sous le prisme d'une culture plus moderne, ce comportement revêt des allures inhumaines ou témoigne d'un manque total de compassion, mais ici cela est vraiment tout autre. On appelle cela le « deuh », une période transitoire qui précède la mort d'un individu. Dans mon ancienne culture, cela pourrait s'apparenter au deuil, mis à part que le deuh précède le départ d'une personne au lieu de le suivre.

Généralement la personne âgée, quand elle prend conscience qu'elle ne peut plus suivre le groupe car trop érodée par les années, décide d'elle-même de prendre sa retraite et ainsi démarre à son honneur le deuh pour le reste de la communauté.

Le deuh se déroule toujours durant la période d'été, l'« iéeros ». Les membres de la communauté rendent régulièrement visite à leurs aînés pour leur apporter nourriture et réconfort, voire quelques potions psychotropes pour alléger leurs douleurs comme la brûlure lancinante des rhumatismes, et même l'anxiété qui envahit les cœurs trop affaiblis ou les esprits parfois désarmés. C'est d'une certaine façon un accompagnement rappelant ce qui fut appelé soins palliatifs à l'époque où les humains peuplaient encore la planète Terre.

Durant le deuh, des fêtes sont régulièrement données dans le camp. Elles se font à grand bruit afin que la personne éloignée entende à travers l'écho de la forêt ou celui de la montagne qu'on l'honore ainsi chaque jour. De ce fait, elle se sent moins isolée.

D'ailleurs, c'est au son de percussions sur le tronc creux d'un arbre, le chuintement de quelques flûtes en os de renne et les cris des jeunes adolescents que je pianote allègrement sur mon pad. Alors je souris.

Demain un groupe de femmes accompagnées par des enfants viendront m'apporter quelques fruits, une outre d'eau et ce que j'affectionne plus que tout, elles m'offriront leurs merveilleux sourires.

Pour autant, je sais que le deuh s'achèvera avec la levée du campement au milieu de l'automne. On viendra me saluer une dernière fois, avec d'autres cadeaux, des peaux en guise de couverture, on me couvrira de baisers et de beaucoup d'amour.

Je suis heureuse, même si je prends tout à coup conscience de la signification de cette expression qui dans mon monde d'autrefois n'avait plus aucun sens : « je ne passerai pas l'hiver ».

Bahal, la grande grotte qui autrefois me glaçait le sang – et je me surprends maintenant à en rire – est devenue mon refuge, ma dernière demeure.

C'est ici, pas très loin de l'entrée, que je me suis aménagé un petit endroit bien confortable pour me soustraire au Bhrāt, la famille, et me plonger dans mes pensées.

C'est ici que je finirai mon histoire. Et c'est ici qu'on prendra grand soin de moi pour l'éternité.

Chapitre un : Protocolum Satisfecit

— Gody ! Combien de fois vais-je vous le répéter ! Nous avons besoin de votre rapport le plus vite possible. Les données que vous avez récupérées sur les années 1980 nous sont de la plus haute importance. C'est primordial pour notre recherche.

Je déteste que ce type m'appelle comme ça ! Mon vrai nom est Godelaine. Seuls mes amis m'appellent Gody.

— Je fais de mon mieux Monsieur. Cela fait trois jours que je n'ai pas pris de repos, j'ai à peine dormi et cela fait plus de cinq semaines que je n'ai pas eu un sommeil naturel. Comprenez bien que je fais ce que je peux avec des informations qui pour la plupart ne sont pas répertoriées chronologiquement. « Autant chercher dans une montagne de foin ».

Je me doute bien que cette expression ne lui parle absolument pas, d'ailleurs je ne sais pas vraiment d'où vient ce syntagme. Je l'ai lu dans l'un des innombrables documents que je dois traiter chaque jour afin de trier toutes les données numériques récupérées sur terre avant que les humains ne la quittent.

Gouverné comme toujours par la suffisance qui caractérise les élites de la station Nova, le docteur Neuhman fait mine de comprendre et tourne les talons en direction du laboratoire. Ce con n'avait rien à me dire, sinon qu'il m'avait surprise en ce qui lui paraissait une flânerie et son rappel à l'ordre reflète ni plus ni moins l'attitude condescendante ordinaire qu'ont les gens de son espèce, tous autoproclamés « gradés du mérite » pour avoir cumulé tout un tas de diplômes dont le plus prestigieux d'entre eux : le « Protocolum Satisfecit ».

Chapitre six : La glace

Cela fait maintenant deux jours que nous nous sommes échoués. Mis à part Robin, personne n'est blessé. Quelle chance !

Après l'atterrissage, tous le saluent par des salves d'applaudissements. Remerciements dont le pauvre ne profite guère, car le docteur Neuhman l'a mis sous sédatif, le temps de remettre en place sa jambe et de le transporter sur une banquette proche de là.

Neuhman diagnostique tout de suite une grave entorse, ce qui me paraît évident, avec une rupture des ligaments périphériques. Les ligaments croisés sont probablement touchés eux aussi, mais la déchirure du tendon rotulien au-dessus du tibia, le laisse très circonspect.

— Sans intervention chirurgicale, tu ne pourras plus marcher, mon garçon. Il n'y a rien ici pour pratiquer ce genre d'opération, lâche-t-il un peu plus tard entre deux épisodes de sommeil du patient. Il faut attendre les secours.

— Qui sait si des secours vont arriver ? Personne ne peut savoir où nous sommes, bougonne Robin en grimaçant de douleur.

— Qu'entends-tu par là ? s'inquiète Zoé.

— Rien ne fonctionnait déjà plus avant le crash. Cette planète n'est pas dans les données de l'IA. Il n'y a aucune coordonnée qui la situe et donc aucune chance que quelqu'un sache où nous trouver. Nous sommes livrés à nous-mêmes.

— Et pour ta blessure ?

— Je suis sûr qu'il y a une solution. On peut suturer le tendon ! Il y a tout ce qu'il faut dans l'armoire médicale.

S'ensuit une querelle que j'avoue avoir moi-même déclenchée à tort en insinuant que Neuhman chercherait encore à nuire à Robin sous prétexte de ne pas pouvoir l'opérer sur le champ.

Le groupe est divisé depuis. Beaucoup s'en remettent maintenant à l'expertise de Neuhman et à ses décisions.

Aux yeux de la majorité, il a fait tout ce qu'il pouvait pour Robin, à commencer par lui prodiguer les premiers soins, prescrire les médicaments contre la douleur de même que des anti-inflammatoires et réaliser une attelle post-formée en pratiquant immédiatement un moulage du genou avant que celui-ci ne gonfle.

Pour l'heure, Robin se repose encore à l'intérieur de l'appareil.

Après avoir ouvert le sas, non sans difficultés, le problème du blessé est ensuite oublié. Et pour cause, le spectacle au-dehors nous méduse tous.

Tout est recouvert par une abondante couche de « neige ». Un phénomène que j'explique aux autres passagers subjugués par cet étrange composé poudreux extrêmement froid. Une neige que l'on situe généralement en altitude, précisé-je encore, et qui n'est constituée que d'eau gelée.

Ce qui au passage, les rassure immédiatement, car le crash de l'appareil a détruit notre précieuse petite réserve d'eau ainsi que son système de recyclage.

Aussi, nous sommes tous fortement surpris par le froid terrible qui règne ici. Surtout quand vient la nuit. Quelques heures seulement après l'accident, nous sommes plongés dans la pénombre, l'alimentation électrique générale étant également hors service.

En revanche, on peut dire que la capsule a été très bien pensée en prévision notamment de ce genre de panne, car pour lutter contre le froid, nous disposons de couvertures et de combinaisons isothermes en quantité suffisante.

Nous passons tous notre toute première véritable nuit. En réalité, aucun d'entre nous n'en a jamais connue.

Sur Nova, le temps nocturne se distingue du temps diurne par l'extinction de l'éclairage principal, marquant de ce fait les durées des nuits et des jours à l'instar de celles qu'il y avait sur Terre avant notre exil.

Le lendemain, je m'assois sur l'un des nombreux blocs de glace que la chute de notre astronef a projetés sur ses côtés et je parcours une fois de plus l'horizon. Je tripote l'étui de mon pad resté suspendu à mon cou depuis le début de cette histoire. Je m'interroge. À quoi pourra-t-il bien servir dorénavant ?

Le bleu du ciel est stupéfiant. De vaporeux filets laiteux s'échappent du sommet des montagnes qui encadrent le petit encaissement parfaitement plat sur lequel notre course folle s'est achevée. En dehors du ciel, la quasi-totalité du paysage est blanc. Un blanc comme je n'en avais jamais vu ; éclatant et bien plus blanc que les photographies de notre lointain passé sur Terre ne me l'avaient laissée imaginer.

Avec le soleil qui domine maintenant la combe, cela devient même aveuglant. Je distingue toutefois quelques zones rocheuses sur les flancs encore ombragés.

J'observe une fois encore la longue trace parfaitement droite de notre glissade qui s'étale sur au moins huit cents mètres et qui se perd dans un reflet excessivement étincelant. L'astronef a parcouru cette distance avant d'être brutalement stoppé par un énorme bloc de glace à seulement quelques dizaines de mètres de plus gros rochers au pied d'un escarpement.

Sommes-nous perdus au beau milieu des montagnes ? Où sont les autres vaisseaux ? pensé-je.

Sans cette surface bien plane, nous serions certainement réduits en poussière à l'heure qu'il est. Julien et Robin ont saisi cette opportunité. Ils n'ont pas eu d'autre choix ; à cause du manque de visibilité, j'en suis convaincue.

Seulement, certains passagers se posent tout de même des questions depuis que Neuhman sème le doute dans leur esprit. L'austérité de l'endroit, le froid tout comme la difficulté à se déplacer dans la neige, ne les réjouit assurément pas. Et pour couronner le tout, il n'y a plus aucun moyen de communiquer avec les autres vaisseaux qui, selon Neuhman, ont trouvé refuge dans de meilleures conditions.

D'après lui, il faut attendre les secours en restant bien à l'abri dans ce qu'il reste de notre engin.